

L'IMAGINAIRE ÉTHIOPIEN

Antoni PLANELLS-COSTA

1. DES OBJECTIFS GÉNÉRAUX

Je crois que nous tous serions vite d'accord si j'affirmais qu'en général on fait (ou on essaie de faire) de l'histoire, de l'anthropologie, de la linguistique... etc. (et dans cet "etc." nous pouvons mettre toutes les sciences dites humaines et sociales) non pas par amusement ou pour passer de bons moments mais pour apprendre et, si possible, apprendre aux autres les leçons qu'il est possible d'en tirer.

Voilà mon point de départ d'aujourd'hui et je vous prie d'excuser ce contour, mais il n'est pas toujours facile d'aller directement "au fait" quand, plutôt que des affirmations catégoriques, nous n'avons à mettre en face d'une réalité si difficile à saisir et à comprendre que la perplexité et des questions sans réponse, comme celle que nous envisageons quand nous allons faire de l'histoire ou de l'anthropologie, "chez les autres", sans physiquement connaître, ces "autres-là" ¹.

Établissons donc pour commencer ce que nous tenterons de mener avec nos travaux. Nous voulons d'abord "comprendre", prendre avec une réalité puis à partir de cette réalité mieux cernée, nous apprendre quelque chose, à nous et si possible aux autres.

D'où le titre de notre communication (puisque l'habitant dans une culture où les titres sont souvent plus forts, plus importants, que les choses qu'ils doivent représenter, il nous faut intituler les choses) ;

1. Et pourtant, faire de l'histoire et de l'anthropologie, ... "chez les autres", et les autres chez nous, c'est clair, est aujourd'hui une grande nécessité puisque nous sommes à mon avis de plus en plus tentés de : a) nous replier sur nous-mêmes, dans nos hyper-spécialités, devant d'un monde qui se présente à nous hostile, compliqué, insaisissable, qui dépasse notre capacité de compréhension et d'analyse ; et b) de nous laisser aller dans des généralisations creuses, vides de sens, éloignées d'une réalité provocative, dure qui nous échappe.

les quatre mots qui justifient ma présence ici, dans ce Colloque, auquel M. Mohamed Abdi m'a si aimablement invité :

"L'imaginaire éthiopien : son auto-construction et son influence sur la Corne de l'Afrique".

(Bien entendu ma recherche se situe à l'époque que j'appellerai "classique").

Et déjà dans ce titre les questions qu'ils nous faudra travailler sont contenues et apparaissent avec force :

Qu'est-ce que l'imaginaire ?

Qu'est-ce que l'Éthiopie ?

Qu'est-ce que la Corne de l'Afrique ?

Et la première chose qui me frappe est l'extrême dynamisme de ces éléments (ou réalités). Je serai tenté de dire, en essayant une réponse, que je n'en sais rien et alors je serai tenté d'abandonner. Mais l'abandon ne résoud rien et c'est là le défi.

2. LE CONCEPT DE "CLASSIQUE"

Peut-être toute société connaît, a connu, ou connaîtra des époques ou des moments classiques ; des moments où la structure et la dynamique sociales atteignent un "état" spécialement typique, particulier et propre à cette société ; un état (si une chose vivante peut atteindre un état celle-ci n'est jamais statique ; l'immobilité c'est la mort) qui la différencie des autres sociétés voisines ou lointaines, contemporaines ou passées, et lui permet de s'affirmer dans le temps et dans l'espace ; temps/espace qui ne sont pas des coordonnées physiques, mais un "lieu" (un peu métaphysique) dans lequel une société peut se développer, croître, grandir (toutes les choses vivantes grandissent dans un sens ou dans l'autre) avoir des rapports avec d'autres ; intégrer des groupes humains, en rejeter d'autres, et atteindre un certain "point" de relative plénitude (point qu'on peut appeler "classique").

Je considère qu'en Éthiopie il y a eu des moments "classiques" à différentes époques (on y reviendra) et que c'est dans ces moments, parfois séparés par des siècles, que s'est construit ce que j'appelle l'imaginaire éthiopien :

l'image que l'Éthiopie s'est donnée à elle-même et qu'elle a donnée ailleurs, l'image qui s'est créée ailleurs qu'en Éthiopie et que l'Éthiopie a réintégré en partie. Ce point mérite que l'on s'y arrête.

3. NOM ET RÉALITÉ NOMMÉE

Prenons d'abord le nom : Éthiopie.

Parmi les différentes dénominations que les Grecs donnaient à l'Afrique, il y avait : Libye, Olympie, Océanie, Cyrène et Éthiopie². Il est évident que cette partie du monde, l'Afrique, qu'ils nommaient souvent Éthiopie, n'est pas la même Afrique que celle que nous voyons sur les cartes géographiques d'aujourd'hui. L'Afrique qu'ils imaginaient, elle se situait, existait au Sud de la Méditerranée, et s'étendait, entre : au couchant, le grand océan au-delà des colonnes d'Hercule, et au levant, la mer Erytrée, dite aussi Mer d'Éthiopie³. A la suite des Grecs et cela des siècles durant (avant les dénominations musulmanes), l'Éthiopie fut considérée comme la "terre des noirs", synonyme en quelque sorte d'Afrique Noire⁴.

Dans un premier temps, pour nous situer sur l'Éthiopie-Abyssinie, voyons ce que nous dit Dapper à propos des noms :

"Marmol appelle l'Abyssinie le royaume des Abicins ou Abexins, Abaxia, Abassia, Habas et Elhabas, de même que la côte proche de la mer Rouge s'appelle la côte d'Abex. Le mot d'Abyssinie vient, ou du nom des habitants que les Arabes

2. DAPPER, Olfert : *Description de l'Afrique*.

3. Une petite parenthèse : nous trouvons chez Dapper (*op. cit.*) une déclaration que je veux recenser ici parce qu'elle va nous aider à comprendre le mythe d'origine des éthiopiens, au moins un des plus répandus. "Marmol assure que quelques arabes l'appellent encore aujourd'hui Ifiriquie, en mémoire d'un certain Melek Ifiriqui, Roi de l'Arabie Heureuse, qui fuyant devant son ennemi avec le reste de son armée, se retira dans une place de l'Afrique, qu'il commença à habiter et à peupler" (*op. cit.* p. 2). Mais il faut dire que le mot Ifiriquie peut chez le même Dapper prendre une autre signification, "Les arabes qu'ont parcouru autrefois une grande partie de l'Afrique, lui donnent le nom d'Ifiriquie, qui vient de Faruch et signifie en leur langue partie du monde qui était connu pour lors, qui soit plus séparée, non seulement de leur pays, mais même de toutes les autres contrées de l'Univers que l'Afrique, puisqu'elle est séparée de l'Europe par le détroit de Gibraltar et la mer Méditerranée, de l'Asie et de l'Arabie par le Golfe Arabique, de l'Amérique et de la Magallanique par le grand océan" (p. 2).

4. Pour d'autres réflexions étymologiques voir aussi Ali A. MAZRUI : *The Africans*. Little Brown and Co. Toronto-Boston 1986 — p. 23-38.

nomment Abassi ou Habaschi, et avec leur article Elhabaschi, ou des Abaseniens, peuple qui, comme le témoigne Stephanus dans son livre *De Urbinus*, après avoir habité l'Arabie heureuse passa de là en Afrique. On trouve aussi qu'elle tire son nom d'un certain territoire d'Éthiopie nommé Abiss, qui est sous l'empire du Prêtre-Jean, d'où quelques uns croient que tous les Abissins sont venus".

Et ensuite : "Il y en a qui disent que le pays connu aujourd'hui sous le nom d'Abyssinie, comprend l'Éthiopie au-dessous de l'Égypte de Ptolémée, nommée autrefois "terra cinnamomifera", c'est-à-dire qui porte la Cannelle" 5.

Sans trop nous arrêter à propos des noms, j'avance comme l'hypothèse suivante : s'il est difficile de faire correspondre le nom d'Éthiopie avec une "réalité" que l'on puisse se représenter et établir physiquement, c'est parce qu'à cette époque cette réalité était, et cela jusqu'au XVIème siècle, si mobile, si variable, si itinérante, si rêvée (surtout du point de vue de l'Occident) que je suis tenté de dire qu'elle n'existait pas sauf sur les planisphères de l'époque, qui étaient toujours chargés de données fantastiques.

Nous allons voir à ce sujet l'apport si éclairant que nous offre le Portugais Luis de Albuquerque 6.

"Concluiu-se, portanto, que uma tradição geográfica estabelecida desde os primeiros séculos da era cristã dava o nome de Etiopia a uma larga região que se estendia do Atlântico à contracosta; os seus limites setentrionais seriam, de ocidente para nascente, a Mauritania (prolongada até ao rio dos negros), a Núbia e o Egipto" 7.

Il nous faut accepter que le monde change au fur et à mesure que la connaissance que l'on a de ce monde change. L'Éthiopie serait donc un exemple très clair de cette redéfinition constante.

5. DAPPER O. cop. vit., 410. Cette allusion à la cannelle est une donnée je crois très intéressante puisqu'on peut essayer de la situer dans le cadre des rapports économiques très éloignés dans le temps avec la mythique "terre des épices" des navigateurs portugais de la fin du Moyen-Age. Il faut aussi faire attention à la mention du Prêtre-Jean, personnage comme on le verra entre le réel et le mythique, vivace dans toute la mythologie médiévale de l'Europe Occidentale.

6. DE ALBUQUERQUE Luis. — *Introdução à História dos descobrimentos portugueses* (3a edição, revista). Publicações Europa-América (1a ed. 1959). Lisboa ?, Coimbra ?

7. Idem. p. 172. Dans le chapitre "A localização da Etiópia".

Albuquerque nous montre ce processus de changement en constatant comment on voit sur la cartographie de l'époque (du VIIIème au XVème siècle) changer les limites et la localisation de l'Éthiopie 8.

"Século VIII : o mapa-mundo de Albi assinala a Etiópia a sul de Mauritania e chegada ao oceano Atlântico.

Seculo IX : o mapa de Sever, que dá sobre a Africa, de norte para sul e de modo a apanhar todo o continente, as seguintes indicações : Libia, deserto arenoso e Etiópia. Sublinhe-se que esta ficava, a sul do Sara.

Século XIII : a) planisfério de Hereford, que ao sul do Atlas e junto ao Atlântico anota sucessivamente "Tanginer ethiopes" e "agriophagis ethiopes", além dos "marithimi ethiopes", já referidos ;

b) mapa-mundo existente no Museo Britânico. A Africa esta nele representada na forma de um semicírculo ; além da Etiópia oriental, indica na costa atlântica a "Ethiopia calidissima", e, mais ao sul, a Ethiopia "ocidental montuosa" ;

c) carta de um manuscrito de Salústico indicando a "Ethiopia" no sul da Africa, acessível aos navegadores que viajassem ao longo da costa ocidental.

Século XIV : a) planifério anexo a um manuscrito do Polychronicon, de Ranulfo Hidgen (1363), que insere no limite sud da Africa a indicação "Ethiopia".

b) planifério circular anexo a um manuscrito de Frei Paolino Minorita, que apresenta nas proximidades da India a legenda "Ethiopiam orientalis" e, contigua ao Atlântico, uma outra onde se lê "Ethiopia uel Barbaria"...

Século XV : a) planifério anônimo da primeira metade do século. A Africa é limitada ao sul pelo "Mere ethiopiae". Junto à costa oriental estão desenhados três homens com cabeça de cão, e a legenda adverte que se trata de "Abinichibel, rei dos sarracenos, ahtiôpicos", e dois dos seus vassalos, que "andam inteiramente nus, por causa do calor". A esta Etiópia meridional seguia-se a "Nubia, país dos cristãos do Preste João, cujo império vai das proximidades do estreito de Cadis para sul, até ao rio do Ouro".

Il n'est pas inutile d'insister sur un fait que je trouve d'une importance capitale, et qui, de plus, constitue une des bases de la réflexion théorique qui guide cette étude : en plus de la curiosité naturelle, les hommes (individuellement et collectivement) ont besoin de se faire une image du monde, ou, encore, de la réalité plus générale, du

8. Idem. p. 172-173.

connu et de l'inconnu. Si possible cette image s'adapte aux connaissances disponibles au moment où elle se constitue mais l'essentiel c'est que l'image (la représentation) existe, et cela même si les connaissances n'existent pas, ou sont incomplètes et déformées.

Pour ce qui nous intéresse, le même Albuquerque, suivant chez Randles⁹ ce qui pourrait en faire une explication acceptable :

"...a Índia, domínio geográfico muito extenso e de fronteiras imprecisas, era para certa corrente medieval considerada como país do Preste João e abrangia todos os territórios situados a "este do Mediterrâneo, para além do mundo islamita e a sul do Sara (...) O limite que marcava a fronteira da Índia era, em África, o rio Nilo; ora, tendose tornado corrente, em certos meios europeus, a ideia de que um dos braços do Nilo (o Senegal) ia lançar as suas águas no Atlântico, naturalmente ficavam assim consideradas terras da Índia, e domínios do Preste João e abrangia todos os territórios situados a "este do Mediterrâneo, para além do mundo islamita e a sul do Sara (...) O limite que marcava a fronteira da Índia era, em África, o rio Nilo; ora, tendose tornado corrente, em certos meios europeus, a ideia de que um dos braços do Nilo (o Senegal) ia lançar as suas águas no Atlântico, naturalmente ficavam assim consideradas terras da Índia, e domínios do Preste João, todas as regiões para sul daquele rio".

Le pas suivant sera d'identifier le mythique royaume du chrétien Prêtre-Jean avec l'Éthiopie, même si les limites du territoire dépendant de son autorité n'étaient pas encore très précises¹⁰.

"Ve-se pois, que a designação de Etiópia se estendia ainda no século XVI a várias regiões, algumas muito distantes da actual Abissínia. Numa carta anónima de c. 1519, conhecida por Kunstman IV, mas atribuível a Jorge Reinol, estende-se o nome a quase toda a África, incluindo Manicongo. "O rei da Abássia é podero-síssimo e cristão. Tem sob o seu ceptro reis e chefes. O seu domínio estende-se, por um lado, até à grande provincia de Manicongo, a que nós erradamente damos o nome de Preste João e Senhor da Índia. E etíope negro e encarapinhado, mas de certo modo aproximando-se do branco".

9. RANDLES W. GI: "Notes on the Genesis of the Discoveries" in *Studia* vol. V (1960) p. 20 et ss. Albuquerque, op. cit. p. 174.

10. ALBUQUERQUE, op. cit. p. 178.

Albuquerque insiste encore sur le fait que pour Duarte Leite — dans son œuvre "Coisas de Vária História"¹¹ — les indiens chrétiens ne pouvaient être que les Ethiopiens.

Et pour en finir il pense qu'il est légitime de

*"concluir que as ideias divulgadas no Portugal quatrocentista (et aussi par une bonne partie de l'Europe) a respeito do Nilo e da Etiópia (país do Preste João, confundido por vezes com a Índia e outras vezes contendo-a) eram as da geografia de Mela, de Solino e de Santo Isidoro, inscritas num grupo muito numeroso de mapas e de planiférios"*¹².

Je crois bien que tout ce qui vient d'être recensé pourra nous être très utile pour comprendre comment l'Éthiopie-Abyssinie, ancêtre de celle d'aujourd'hui, va se "présenter" chez les Européens occidentaux, mais aussi chez ses voisins les plus proches, et de comprendre le processus à travers lequel une image, d'abord imprécise, légendaire et souvent fantastique, a pris forme et, en se rétro-alimentant constamment (à l'intérieur de l'Éthiopie et ailleurs), a survécu comme une des bases les plus essentielles de l'imagination collective du peuple éthiopien jusqu'à l'heure actuelle : l'image d'une société chrétienne (profondément chrétienne) et donc en cela alliée naturelle de l'Occident chrétien contre les dangers de l'expansionnisme de l'Islam, celui-ci ennemi aussi naturel de l'expansionnisme occidental¹³.

"Il faut se mettre à l'œuvre et proposer une définition — dans le sens de "marquer des limites" — "de travail" de l'imaginaire ; définition qui va elle aussi nous aider à délimiter notre analyse, et en tirer les arguments nécessaires pour relier l'Éthiopie — en la supposant réalité (même si elle reste mobile) géographique, historique, politique et sociale, et on le verra peut-être aussi

11. *Op. cit.*, p. 179.

12. *Idem.* p. 179.

13. Il est très intéressant de voir ces idées exprimées dans les lettres que le roi de l'Éthiopie, David, envoya au roi Manuel de Portugal (1520) et à son fils João III (1524) ; aussi celle envoyée au Pape de Rome (1524) ; et celle que João III envoya à Clément VII en 1532. *Por Mar e terra : Viagens de Bartolomeu Dias e Pero da Covilha*. Biblioteca Nacional. 1988. Lisboa. (Dialogo dos reinos p. 45-63).

culturelle — à l'aire de la Corne de l'Afrique, que je dirais le nez du continent africain¹⁴.

4. L'IMAGINAIRE COLLECTIF

Je donne au mot "image" non pas ce sens du dictionnaire mais celui de la construction de l'imagination. Si l'on accepte qu'il y a une imagination individuelle et une imagination collective on conviendra alors qu'il y a des images individuelles et des images collectives.

Mais, à quoi servent les images ? Quelles sont leurs missions sociales, historiques, pour les uns et les autres ?

Je veux essayer de montrer que c'est à travers des images (individuelles et collectives) produits de l'imagination (aussi bien individuelle que collective), c'est-à-dire de l'imaginaire, que l'Histoire — la grande Histoire comme les petites histoires — s'est faite, et s'est écrite. Cela pas seulement dans la fixité mais dans le renouvellement, la réécriture, en rapport avec les intérêts du système de pouvoir existant à ce moment là, le pouvoir cherchant toujours à se légitimer, à augmenter sa légitimité ce qui n'est pas possible sans "faire de l'Histoire", sans s'appropriier l'Histoire d'une manière ou d'une autre¹⁵.

L'Histoire, avec la plus grande majuscule possible, nous en fournit des exemples nombreux et variés. Pourquoi, si non, continuerait-on à faire "les histoires (politique, économique, religieuse, même sociale, même culturelle) avec les noms et les gestes des "big men" ? Celle-là est une question à laquelle je n'ose répondre.

Mais, à part ce fait, peut-être discutable, de l'appropriation de l'histoire par les pouvoirs, on peut signaler que cet imaginaire collectif représente en fait la continuité dans le temps d'un peuple (associé à une culture, une façon de vivre, une civilisation qui font un

14. Il y a une croyance populaire en Inde. (je ne sais ni si elle est très répandue, ni d'où elle provient) qui fait que le nez soit l'élément qui permet de voir tout de suite la personnalité de l'homme qui le porte. Je ne veux pas faire avec cette image un parallèle nez-personnalité/Corne de l'Afrique — personnalité de l'Afrique, mais je ne voulais pas laisser passer l'occasion de la signaler.

15. VOND GEERTZ, CL : FFORD : *La interpretación de las culturas* Gedisa. Barcelona 1989. Chap. 8. "la ideologia como sistema cultural" p. 171 et ss.

tout singulier), son "identité historique", fruit à son tour de ce qu'on va appeler "mémoire collective".

Et si on revoit avec un peu d'attention les phases du devenir historique de ce que nous convenons d'appeler Éthiopie, nous pouvons comprendre comment l'"image de l'Éthiopie" a été une espèce d'aliment, de nourriture pour l'ensemble de la société éthiopienne dans ses moments de crise générale, politique, économique, sociale et culturelle. C'est cette image qui expliquerait l'effort héroïque des Portugais (450 commandés par Cristovão de Gama, quatrième fils de Vasco de Gama) — qui avaient été invités par le Negus de l'Éthiopie — pour sauver des envahisseurs musulmans une monarchie précaire. Si ce n'est le mythe tissé pendant les siècles antérieurs, mythe qui poussa les Portugais à exporter l'œuvre et la lutte "chrétienne", portugaise dans une région pour eux presque inconnue. On constate ici que les "idées" comme les "faits" sont des éléments fondamentaux, à la base de toute Histoire¹⁶.

Donc, du point de vue occidental, l'Éthiopie en tant que réalité historique, depuis l'époque des Grecs, a été un "être" mobile, variable pour ce qui touche au territoire et aussi naturellement pour ce qui touche aux peuples qui l'habitaient.

C'est peut-être pour cela et nous tenterons d'en fournir les preuves, que le mythe occidental de l'Éthiopie a rendu possible que celle-ci fût à une époque récente une puissance colonisatrice d'ordre régional considérant l'ensemble de la Corne de l'Afrique comme faisant partie de son territoire.

Car on voit comment, vers la fin du XIX^e siècle, Johannes IV et Ménélik II sortent à nouveau cette image mythique de l'Éthiopie, alliée naturelle des Européens en Afrique, parce que entourée des musulmans. On voit la survie du mythe à l'intérieur comme à l'extérieur. Les Negus veulent que l'Occident fasse mémoire du passé ; et en se réclamant une force civilisatrice en arrivent à considérer comme territoire historique éthiopien toute la Corne de l'Afrique.

Il faut du reste se demander si la problématique de l'Erythrée des temps présents n'a pas à voir avec la survie de ce mythe de la "Mère-patrie".

16. Je suis obligé de citer ici plusieurs discussions que le professeur Ferran Iniesta et moi-même avons eues à ce sujet, et qui ont été si didactiques pour moi, INIESTA, F. *Antiguo Egipto. La Nación Negra*. Stendai Eds. Barcelona 1989.

En octobre 1952, pendant la cérémonie solennelle de la réunion de l'Erythrée à l'Empire, Sa Majesté Hailé Sélassié Ier déclarait :

Pendant trois mille ans, le territoire de l'Erythrée a assuré à l'Ethiopie, comme il le fait à nouveau aujourd'hui, un accès à la mer. Jusqu'au huitième siècle de notre ère, le port d'Adulis a constitué le débouché de notre empire. Après cette période, Massaouah nous offrit un accès à la mer même au cours des périodes les plus troubles de notre histoire, lorsque ce port fut l'objet des incursions venues de l'étranger" 17.

Certainement, il y a eu des époques 18 où ce débouché vers la mer n'était sans doute pas du tout assuré.

5. CHRONOLOGIE ET HISTOIRE

Essayons, maintenant, de faire une esquisse chronologique et voyons en même temps si ces "trois mille ans" dont parlait le dernier empereur sont reconnaissables et dans quelles conditions, chez deux auteurs qui ont beaucoup et bien écrit autour de l'Éthiopie et de l'Afrique en général. Je parle de Basil Davidson d'un côté et de Jean Doresse de l'autre 19.

J'avance ce qui est selon Davidson le thème essentiel de l'histoire éthiopienne : la survivance d'un peuple montagnard au travers des conquêtes et reconquêtes opiniâtres de ses voisins et envahisseurs ; conserver sa religion et son identité dans une "mer d'ennemis", fournissant un exemple de continuité prodigieuse 20.

De même s'exprime, sous une forme un peu plus épique, Jean Doresse en disant :

17. OUANNOU, Jane et Jean : L'Ethiopie, pilote de l'Afrique. G. P. Maisonneuve et Larose. Paris 1962 (p. 74).

18. Voir les lettres citées à la note 13.

19. Pour ne citer que quelques titres de chacun, voir DORESSE Jean : Histoire de l'Ethiopie. PUF. Que sais-je ? Paris 1970. *L'empire du Prêtre-Jean* (2 vols). Plon. Paris 1957. *La vie quotidienne des éthiopiens chrétiens (aux XVII-XVIIIe siècles)*. Hachette, Paris 1972. DAVIDSON, Basil : *Africa in History*. Macmillan Publishing C8.

New-York, 1974. *La Historia empezô en Africa (Old Africa rediscovered)* Ed. Carriga S. A. Barcelona 1963.

20. Davidson (1963) p. 172.

"L'histoire de l'Ethiopie se résumerait, pour l'essentiel, par la lutte constante des populations des hauts plateaux, détentrices d'une civilisation originale, contre les tribus déshéritées des basses régions d'alentour avides d'envahir ce paradis. C'est pourquoi, des déserts torrides aux sommets tempérés, on constate l'étagement par degrés de niveaux de civilisation de plus en plus élevés" 21.

Mais où et quand a-t-elle commencé à vivre cette civilisation millénaire ?

"According to Ethiopian tradition, the first people to live in Ethiopia were from the family of Ham, the son of Noah. One of the sons of Ham was Cush. In Ethiopian history Cush is also known as Ethiops, the father of Ethiopia. Part of the Cushites who came from Mesopotamia settled in the Ethiopian Highlands.

1. - "About 1500 b. C. Queen Hatshepsut of Egypt sent ships down the Red Sea to trade with the Ethiopians and others peoples living along the Red Sea coast.

The Egyptians traded grain, glass, dishes, and other goods for ivory, monkeys, incense, gold, and different local products. On a wall of one of Queen Hatshepsut's temples in Egypt is a picture of these trading ships" 22.

2. - "About 1000 b. C. the Bible says the Queen of Sheba came to Jerusalem to visit King Solomon. She saw all of his great health and wisdom and praised God for what she saw. In Ethiopian tradition the Queen's name was Makeda, and she had a son by King Solomon who was called Menelik I and became the king of Ethiopia" 23.

3. - Et encore : "Some time between 750 and 500 b. C. Semetic peoples began to cross the Southern Red Sea from Arabia into Ethiopia. From one of these tribes, the Habeshat, the name Habesh, or Abyssinia, was given to the country. Another tribe, the Agazi, gave its name to Geez, one of the oldest languages of Ethiopia. Slowly the Cushites who were probably the first peoples to live in Ethiopia and the Semites who came later to Ethiopia became one people. Over

21. Doresse (1970) p. 8-10-13-15.

22. ATKINS, Harry : *A History of Ethiopia*. p. 1. Central Printing Press. (Exemplaire non daté, Musée ethnologique de Barcelone).

23. Atkins, ibidem.

the years they built a kingdom around Axum in the Northern Ethiopian Highlands" 24.

Évidemment, cette version de l'histoire est un peu simplifiée mais, pour ce que l'on puisse savoir de temps si reculés, elle reste utile.

Il faut se souvenir que dans ces temps anciens tout paraît indiquer l'existence d'une certaine unité culturelle entre les deux côtés de la Mer Rouge au sud de la presqu'île arabique. Les références y sont, même si les limites et la direction des influences sont encore obscures. C'est ainsi que Davidson nous rappelle que :

"los mismos habashan — los que fundarían Axum después de siglos de infiltración e invasiones sabeas y arábicas — aparecen en las primeras inscripciones de la dinastía XVIII (1580-1530 a. C) que hablan del comercio con la tierra de Punt. Y aunque la leyenda que hace remontar al león de Judá a Salomón y a su amor por la reina de Saba es, desde luego, una invención, contiene más de un título verdadero en su esencia simbólica: la Etiopía del Noroeste, la tierra de Habashat, formaba parte del mundo de "punt y el incienso" (...) "en aquel tiempo venerable en que las naves de Hiran, rey de Tiro, surcaban el mar Rojo y llevaban a Israel el oro de Ofir" 25.

Nous trouvons chez Doresse des données semblables :

"La nation se désigne aujourd'hui du nom d'Éthiopie hérité des Grecs qui, toutefois, l'appliquaient indifféremment à toutes les populations de couleur sombre établies au sud de l'Égypte. Le vieux terme d'Abyssinie n'est point employé parce que ressemblant au mot arabe Habash qui comporte une signification méprisante. C'est cependant ce terme d'Abyssinie qui représenterait l'appellation la plus historiquement exacte de la nation, car il remonte, en réalité, au nom de Habashat qui, dès temps pharaoniques, désignait une des principales tribus qui allaient contribuer par la suite à la création de l'empire d'Axoum" 26.

Le commerce à travers la Mer Rouge est à l'origine de la grandeur d'Axoum, et de sa rivalité avec la voisine nordique Kush. Finalement ce fût Axoum qui l'emporta sur Kush. Au quatrième siècle le christianisme va être introduit dans le royaume par des prêtres

24. Atkins, *ibidem*.

25. Davidson (1963) p. 172 et ss.

26. Doresse (1970) p. 8-10-13-15.

venus de l'Empire romain oriental. Cette adoption d'une religion étrange aux traditions locales va donner au royaume axoumite et à son successeur amhara la conscience d'une identité "séparée" des peuples qui l'entourent, cause principale de l'isolement dans lequel vivra l'Éthiopie des siècles durant, entourée d'ennemis "païens" ou "musulmans". Cela signifie aussi que les guerres que connaîtra l'Éthiopie seront des guerres de religion.

Il n'est pas difficile (j'assume le risque de me répéter) de voir ici la genèse du mythe du fantastique, du formidable royaume du Prêtre-Jean 27.

Mais avant de revenir au terrain mythique voyons ce que nous explique Doresse dans une espèce de résumé actuel (1970) de ce qu'il appelle "géographie humaine" 28. Faisons attention aux couleurs qu'il donne aux uns et aux autres, pour ne pas tomber à notre tour dans des argumentations racistes "au vieux style" (Est-elle la couleur de la peau, aussi importante que l'on a bien voulu nous faire croire ?).

"Sauf au Sud et au Sud-Ouest où subsistent des populations noires — Sidama, Nilotes —, l'ensemble des habitants de ces régions est constitué de couchites (Hamites, à peau sombre mais de race blanche, plus ou moins sémitisés). A n'en considérer que les grandes lignes, le développement de la nation, d'abord incarné, au Nord, par les Tigréens, de pure langue sémitique (et dont, au Sud, les Gouragués seraient un rameau), est passé aux mains des Amhara des plateaux du centre par qui la langue guèze s'est trouvée mêlée à un vieux fond couchite, agao, dont les vestiges se retrouvent encore ici et là. L'autre grand éléments constitutif de la nation, les Gallas (apparentés aux Danakil et aux Somalis), partis des régions du Shébelli et de Juba, ont envahi, il y a quelques siècles, une grande partie de l'Empire où leurs tribus, islamisées ou encore païennes, recouvrent, de côté à d'autre, les anciennes populations".

Je ne veux pas entrer ici dans la polémique du concept de "race", ni dans la question qui consiste à penser qu'il a été (et est) utile aux chercheurs qui l'ont employé jusqu'à présent.

Pour revenir à la chronologie, essayons de nous faire un cadre avec les périodes, les rois les plus significatifs et les faits les plus remarquables (même si nous retombons alors dans l'histoire de toujours : "personnages" et "faits") 29 :

27. Tous les auteurs cités jusqu'ici l'ont montré d'une manière ou l'autre.

28. Doresse (1970) p. 6,7,8.

29. D'après Doresse (1970).

I. L'Antiquité.

- La découverte de l'Éthiopie
- De la colonisation sud-arabe à l'empire d'Axoum

II. L'empire d'Axoum aux Zagoué (320-1270)

- L'apogée de l'empire d'Axoum
- Du déclin d'Axoum à la dynastie des Zagoué

III. L'Éthiopie du Moyen-Age (1270-1508).

IV. L'Éthiopie et les Portugais (1508-1632).

- Lebna-Denguel et Claude face à l'invasion de Gragne
- De Minas à Sousnéyos

V. L'Éthiopie de Gondar (1632-1855).

- Les empereurs de Gondar
- Les temps des Princes

VI. Les menaces extérieures (1855-1889)

VII. L'Éthiopie des Ménélik II et les puissances occidentales (1889-1917)

VIII. L'Éthiopie moderne (1917-1970).

Même si pour notre propos ce sont les quatre premières étapes que nous allons travailler plus à fond, n'oublions pas que l'histoire est un continuum, et par conséquent qu'il n'est pas possible de séparer le XV^{ème} siècle, p. ex. des siècles antérieurs ni des siècles postérieurs (bien sûr qu'il y a des ruptures et des sauts mais c'est la continuité qui toujours prévaut). Je serais même tenté de dire que le présent et l'avenir sont déjà, en partie, l'histoire puisque préparés et partiellement conditionnés par le passé : l'immédiat et le lointain.

Nous avons déjà un peu survolé la période suivante à la "nuit des temps". On en connaît très peu de choses.

Après l'apogée d'Axoum arrivent des siècles souvent appelés "obscur". Les perses sassanides d'abord et après les musulmans domineront l'Arabie et les côtes de la Mer Rouge des deux côtés. L'Éthiopie se replie sur elle-même et commence à vivre isolée (l'image est celle-là) entourée de peuples hostiles (c'est surtout la religion, mais pas seulement, qui rend les voisins hostiles aux yeux des Éthiopiens, ou à nos yeux en ce qui concerne les Éthiopiens).

"Plus de monnaies, presque pas d'inscriptions, pas encore de chroniques impériales : il est difficile de tracer l'histoire de ces quelques siècles (IX^{ème}-XIII^{ème}), âge des mutations profondes pendant lequel le christianisme éthiopien et les institutions nationales ne cessent, pourtant, de se développer".

Une fois de plus, c'est Jean Doresse qui écrit ³⁰.

Une donnée : le centre de l'empire se déplace vers le sud.

L'apogée de la dynastie des Zagoué, qui n'appartenait pas à la dynastie d'origine sud-arabe et de tradition salomonienne mais à la veille souche autochtone des Agao, est une époque de grandeur. Quoique les Zagoué aient pris le pouvoir avant, on les situe entre 1135-1270.

La dynastie va s'éteindre sous les coups d'un prince qui après avoir été couronné s'appellera Yékouno Amlak et qui permet ce que l'on appelle la "restauration salomonienne" (1270-1508).

Il y a, progressivement, une mixture d'éléments culturels d'origine diverse :

"art et littérature dégagés des traditions axoumites, s'ouvrent, à la fois, à la culture arabo-copte et à quelques influences de l'Occident latin" ³¹.

Si d'un côté la monarchie se veut chrétienne et christianisatrice, de l'autre il faudra intensifier la lutte contre les vassaux musulmans qui mettent en danger l'unité nationale ; ainsi que contre les Gallas, qui eux aussi, seront toujours vers l'est et le sud une présence difficile à maîtriser.

"Lorsque se produit, enfin, la rencontre souhaitée de part et d'autre (Occident et l'Éthiopie, déjà identifiée comme étant le Royaume du Prêtre-Jean), elle aboutit à un échec politique et religieux. D'une part, l'arrivée des Portugais en ces mers, jusqu'alors dominées par les flottes égyptiennes et indiennes, va centrer sur ces régions les effets du conflit maritime qui oppose alors Orient et Occident. Avant même que ses nouveaux alliés aient pu lui venir en aide, l'Éthiopie se trouve submergée pour une rébellion de ses provinces musulmanes soutenues par les Turcs et voit disparaître dans les flammes églises, monastères et palais. D'autre part, un siècle plus tard, une seconde catastrophe — une guerre civile — sera provoquée par l'intolérance de quelques missionnaires latins" ³².

Pourquoi une connaissance, un contact si espéré, si imaginaire, si voulu, fut un tellement grand échec, surtout politique et culturel,

30. Doresse (1970) p. 31 et ss.

31. Doresse (1970) p. 46 et ss.

32. Doresse (1970) p. 46-47.

mais qui, disons- le, reste conforme à ce qui en suivait la rencontre des Portugais et des Ethiopiens (même si les mousquets portugais — 1541 — réussissent à rejeter les envahisseurs musulmans) ?

Je tiens à induire une réponse globale, quoique peut-être un peu difficile à démontrer, mais qui nous permettra de revenir sur le terrain dans lequel nous étions au début ; le terrain des idées. Cela parce que la réponse (étant un essai d'explication compréhensive plus qu'une affirmation catégorique) que j'avance est la suivante l'échec est arrivé non pas par manque de bonne volonté mais parce que les images, les représentations imaginaires des autres que s'étaient construites les Portugais d'une part et les Ethiopiens de l'autre, par rapport à la richesse, la puissance, la générosité et toutes les valeurs "nobles" de l'époque, des autres, cette image était trop belle pour trouver une réalité qui puisse s'adapter à elle. Or, nous savons par expérience ce qui se passe quand les attentes éveillées par une situation nouvelle sont déçues par la réalité qui s'impose impitoyablement.

Je ne donne pas le moins du monde cette explication comme solution finale, mais comme une porte ouverte à la recherche.

Pour en finir, je choisirai de retenir un principe de la philosophie indienne, qui nous apprend que : "là où il y a désir, il y a conflit". Loin de moi l'idée d'en déduire que pour se libérer du conflit il faudrait jeter loin le désir ? Pour ce qui touche cette étude, je ne voulais mettre en évidence que le contact entre les Portugais et les Ethiopiens était donc voué à l'échec parce que des deux côtés il y avait "trop de désirs".

C'est peut-être une façon un peu "métaphysique" de conclure mais, à présent je n'en ai pas d'autre suffisamment satisfaisante.

6. LE PRÉSENT EST-IL PLUS FACILE À COMPRENDRE QUE LE PASSÉ ?

Nous vivons dans une époque difficile, nous tous, sans exception dès que nous sommes fiers d'affirmer que la planète est devenue un "village global". Apparemment, les informations sont si nombreuses sur n'importe quel sujet que nous sommes souvent tentés de dire et pire de croire qu'il est possible de tout connaître, de tout savoir. Nous pouvons aller et revenir d'un côté à l'autre du monde en quelques journées. Nous pouvons, en nous déplaçant vers l'ouest, même avancer le temps.

Nous sommes prêts à croire que les distances ne sont plus des murs qui séparent les peuples. L'espace et le temps, au niveau de l'ensemble de la planète, sont devenus des références universelles ; nous sommes tous dans le même temps et dans le même espace. Apparemment seulement.

Tout cela, pourtant si joli, n'est en fait qu'un mirage qui cache une réalité très différente et souvent douloureuse.

Si les distances physiques se sont vraiment réduites, si l'information (il faudrait quand-même voir comment et qui manie cette information) circule à la vitesse imposée par les ordinateurs ; si la distance politique qui jusqu'à hier séparait le monde en deux blocs d'influence qui paraissaient alors inconciliables est presque disparue (ou du moins a-t-on envie de croire) et si nous sommes en face d'un seul modèle socio-économique bien connu : la société de consommation du capitalisme "post moderne", pour employer un mot à la mode ; si... etc., la distance économique entre ces deux parties du monde que par une ironie géographique nous appelons Nord-Sud ne cesse pas moins de s'accroître de plus en plus. Et pourtant on parle bien et fort de coopération, de développement, ...etc. A quoi bon le nier ; tous ces mots ne sont que des euphémismes qui retardent jour après jour une prise de conscience à tel point nécessaire, inévitable, et montrent un abandon honteux (plus évident que jamais) de la part des pouvoirs et des sociétés du sens de mots si grands, si universels que : liberté, fraternité, égalité, justice, solidarité...

Dans le Tiers Monde, dans les pays "en voie de développement (voilà ici encore une expression "en voie de", devenue ironique et ridicule) la plupart des gens ont de la peine à vivre, à survivre ; États militarisés qui dépensent une bonne partie du budget national à payer les armes qui font face aux mouvements nationalistes et au mécontentement des populations qui vivent à la limite de leurs forces.

Et pourtant, on continue à parler de développement, de marché mondial et de crédit pour "qu'ils puissent s'en sortir" !

Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui en Éthiopie et dans toute la Corne de l'Afrique, par exemple ?